



L'artiste Kyosuke Tchinai et Kiyoshi Taménaga, Saitama 2002

Taménaga en majesté

La célèbre galerie japonaise fête ses cinquante ans en 70 chefs-d'œuvre qui racontent un destin unique, tissé de père en fils.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Il s'appelle Kiyoshi Taménaga, certains l'ont surnommé « Black Samouraï ». Le fondateur de la galerie éponyme n'a cessé d'être le défenseur et le serviteur de la peinture. Entre ses mains, sont passés parmi les plus beaux tableaux du monde, *Nymphéas* de Monet, *Angélique* d'Ingres, *Cléopâtre* de Delacroix, *Jeune fille blonde* de Modigliani, une danseuse de Degas... La collection Taménaga est riche de trésors, nul ne sait combien exactement, le mystère plane, ajoutant à la fascination pour cette dynastie de marchands qui a su jeter des ponts solides et inédits entre Orient et Occident. Kiyoshi Taménaga aime raconter son arrivée en France en 1957 après un voyage plutôt épique de cinquante-sept heures en avion à hélices depuis le Japon. Il n'a alors que sa thèse sur Gauguin en poche et une curiosité artistique hors du commun. Le jeune homme voyage beaucoup, dans toute l'Europe, et se lie d'amitié avec la scène artistique parisienne. Un jour de 1971, il réalise son rêve avec l'ouverture d'un vaste espace avenue Matignon. Le destin des Taménaga débute ici, dans un écrin ayant conservé toute son élégance surannée et se retrouvant désormais au cœur du très contemporain triangle d'or des galeries d'art parisiennes.

Au vernissage de l'exposition rétrospective des cinquante ans de la galerie, Kiyoshi est entouré de son fils Tsugu, actuel directeur, et de son petit-fils Kiyomaru, promis à poursuivre l'histoire familiale. Au mur, Vlaminck côtoie Vuillard et Dufy, un peu caché, un scintillant petit Marquet brille d'une

lumière orientale tandis que dès l'entrée une figure émouvante de Rouault semble nous révéler toute l'émotion de la matière picturale. La galerie est connue pour sa fidélité infaillible à une peinture figurative aux accents modernes qu'elle exporte très tôt dans un Japon vierge d'art occidental. Le succès est immédiat, au point que Kiyoshi Taménaga œuvre à la création d'un musée Bernard Buffet, un de ses artistes fétiches, en terre nippone. Plus loin dans le coin des artistes contemporains, l'accrochage établit un dialogue subtil entre les peintures européennes et asiatiques. Une grande abstraction du Chinois Chen Jiang-Huong répond à l'effervescence d'un tableau de Paul Aizpiri, la minutie hyperréaliste de l'Espagnol Lorenzo Fernandez fait écho à la finesse d'un portrait de Yasuhiro Ogawa. Les artistes historiques sont en bonne place : Takehido Sugarawa, Nuit Sano, Jean Fuzaro, André Cottavoz, Guy Bardone, Jean-Pierre Cassigneul... Si différents soient-ils, s'en dégage une étrange sophistication mêlée de douceur, qui ne renie pas la force de l'expression. C'est sans doute cela l'esprit maison. Pour s'en rendre compte, il suffit d'admirer la fascinante bacchante de Jean Carzou, solitaire dans un sous-bois versaillais vibrant de lumière mystique ou le visage infiniment tendre d'une jeune fille peinte par Marie Laurencin. Ce dernier n'est d'ordinaire pas accessible à tous les regards, secrètement conservé dans une pièce fermée à clef. Être un grand marchand c'est aussi savoir révéler les choses au juste moment. Une leçon que les Taménaga ont apprise il y a longtemps.

50^E ANNIVERSAIRE : LA RÉTROSPECTIVE

Galerie Taménaga,
Jusqu'au 6 novembre 2021
www.tamenaga.com

AN AMERICAN LANDSCAPE II

de Alain Bublex,
Jusqu'au 20 novembre,
Galerie Vallois,
36 rue de Seine 75006 Paris,
www.galerie-vallois.com

Une affiche, des horaires de séances, la galerie Vallois devient salle de cinéma pour accueillir le nouveau film d'animation d'Alain Bublex. Scène après scène son œuvre dessinée rejoue la quasi totalité du premier *Rambo*. Parce que les acteurs et les scènes d'actions en sont absents, le spectateur peut contempler le vrai personnage principal, le paysage américain archétypal, sa nature sauvage et ses villes périurbaines. Dans la salle précédente est exposée une sélection de grands dessins qui composent le film. La facture et l'absence de détail superflu les apparentent à des aquarelles, tandis que les cadrages et les motifs renvoient aux représentations idylliques des peintres de la Hudson River School. Un lien apparaît également avec les photographes américains des grandes explorations du XIX^e siècle. Mais contrairement à eux, Alain Bublex affirme le statut de représentation de ses œuvres. La présence de l'auteur y est omniprésente et « la simplicité du dessin vectoriel implique un effort de projection de celui qui regarde », se réjouit-il.

AUDE DE BOURBON-PARME